LENI ORSO

ETE 96

ÉTÉ 96

LENI ORSO

Projet Bradbury 15/52

Cette nouvelle fait partie de mon projet Bradbury (15/52).
Découvrez ce projet sur mon site internet :
Mon projet Bradbury

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le piratage prive l'autrice de ses droits.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Crédit photo : Mat Napo
Crédit symbole : Good Ware

Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-494925-04-5
Copyright © Mai 2023 Leni Orso

Le mois de juillet avait été pourri, mais en août ça serait différent. Juillet : pluie, froid, solitude. Un mois passé enfermée dans sa chambre à n'avoir rien à faire d'autre qu'à accrocher et décrocher les posters offerts dans *Star Club* et à regarder en boucle les épisodes d'Urgences qu'elle avait enregistrés sur l'unique VHS de 4 heures de la maison. Elle avait pris soin d'inscrire dessus, au blanco, VHS MARIE. Hors de question que son père l'efface en enregistrant par-dessus du golf ou une course de voitures. Et puis, elle avait fini par enlever la languette de protection. Elle ne faisait pas entièrement confiance à son père.

Mais après ce mois de misère, août avait fini par débarquer, et le soleil avec. Et août ça signifiait 15 ans, voyage loin des parents et vacances avec Claire. Deux semaines de camping au milieu d'une forêt, à côté d'un petit étang, dans un chalet hérité de la grand-mère. Au début Marie avait été sceptique. Passer des vacances au milieu de nulle part semblait un peu ringard. Et puis elle s'était dit qu'elle serait avec Claire et que c'était ce qui importait. Ses parents étaient sympas en plus, ce qui ne gâchait rien. En tout cas, bien plus cool que les siens, qui semblaient avoir faire du mot ringardise un mode de vie.

Ils étaient partis le dimanche à 4 heures du matin. Une façon d'éviter les embouteillages. Il faisait encore nuit, un peu frais, et les filles s'étaient emmitouflées dans une couverture pour finir la nuit. Ils s'étaient arrêtés un peu après 8 heures pour prendre un petit-déjeuner au bord d'un champ, appuyés contre le coffre de la Xsara. Thermos de café, pains au chocolat du supermarché. Le bonheur simple des départs en vacances. Marie et Claire avaient marché le long d'un chemin caillouteux pour dégourdir leurs membres avant de courir jusqu'à la voiture en riant, trop heureuses de passer des vacances ensemble.

Les voyageurs étaient arrivés au chalet en fin d'après-midi. C'était un vrai soulagement après ces heures enfermées dans la voiture, à cuire à petit feu et à avoir la peau des cuisses collées sur le skaï brûlant des sièges. Il faisait chaud, mais à l'abri des sapins c'était plus agréable.

Les filles sortirent leurs affaires du coffre et choisirent un endroit pour planter leur tente. Elles avaient décidé qu'elles laisseraient les parents de Claire dormir dans le

chalet. C'était plus amusant de camper, et puis ça leur permettrait de discuter jusque tard dans la nuit sans se faire réprimander. Elles décidèrent de s'installer à côté du lac, assez loin du cabanon parental pour être tranquilles, mais assez proche tout de même pour y retourner en cas de besoin urgent.

Elles mirent presque une heure à monter la tente canadienne 3 places des parents de Marie.

— En vrai faut un bac +10 pour monter cette tente ou quoi ? Nan attends Marie, ce piquet va là-bas.

— Mais nan, pas du tout ! Si tu mets ce tube là ça va pas tenir après, c'est sûr ! Fais un nœud plus serré. J'veux pas finir comme mon frère, la toile lui est tombée dessus en pleine nuit.

— Ouais t'as raison, j'ai pas envie de finir asphyxiée.

— 'Tain imagine ton enterrement !

Claire se redressa, joignit les mains et prit un air grave.

— Nous saluons aujourd'hui la mémoire de Claire Dubuis, soudainement partie dans la nuit 16 août 1996, assassinée par la toile de sa tente. En vérité je vous le dis, faites attention quand vous aller camper !

Les deux amies se mirent à rire, les mains sur les côtes. Elles continuèrent à se débattre avec les toiles et les sardines et, une fois leur demeure de vacances montée, elles décidèrent d'aller se baigner. L'eau était délicieusement fraîche après cette journée bien trop chaude et épuisante. Elles se rincèrent ensuite au jet en criant de bonheur, sous les yeux amusés des parents installés dans des rocking-chair chair sur le perron, une bière à la main.

Les journées passèrent avec cette lenteur agréable qu'ont parfois les vacances. Claire et Marie ne faisaient rien de particulier, elles passaient leurs journées à se baigner et à se prélasser au soleil, à lire les magazines qu'elles avaient achetés à la dernière supérette rencontrée sur la route ou à écouter les compilations qu'elles avaient enregistrées en écoutant la radio.

Claire embrassa le poster des Worlds Apart plusieurs fois. Elle l'avait détaché du dernier numéro d'OK Podium et ne cessait de le regarder.

— Ah Nathan ! T'es vraiment mon petit chouchou !

— J'avoue. Mais rien ne surpassera la puissance des

Spice Girls ! Girl Power !

Marie sauta sur ses pieds, saisit le tube de crème solaire et le porta à sa bouche pour en faire un micro.

— I'll tell you what I want, what I really, really want !

— So tell me what you want, what you really, really want !

Claire se leva à son tour, se joignit à la chorégraphie improvisée de son amie.

— I wanna, I wanna, I wanna, I wanna, I wanna, really, really, really wanna zigazig ha !

C'était ça les vacances d'été : lézarder au soleil, se baigner entre deux siestes et chanter à tue-tête les meilleures chansons du monde.

Un soir de la deuxième semaine des vacances, vers minuit, Claire proposa qu'elles se racontent des histoires d'horreur. Enfermées dans leur tente, à la seule lueur de leur petite lampe torche, le moment était idéal. Elles voulaient du frisson et elles en eurent. Au début elles se racontèrent les histoires classiques ; celle de la poupée psychopathe, ou du tueur échappé de l'asile.

Plus la nuit avançait, plus elle se faisait dense et silencieuse. Les sons de la forêt semblaient plus intenses, chaque bruit était décuplé. Tout ça ajoutait de l'excitation à la peur qui frémissait dans leurs entrailles.

— … alors elle mit sa main hors du lit et sentit son chien la lécher. Ça la rassura, bien sûr.

Claire soufflait son histoire à l'oreille de Marie. Toute la tente était désormais plongée dans le noir, à part les lèvres de la jeune femme, éclairées par la lueur tremblotante de la lampe torche.

— Mais elle entendait toujours les gouttes tomber. Plic. Ploc. Plic. Ploc. Alors elle décida d'aller voir. C'était là, tout près, dans la salle de bains. Elle allait bien fermer le robinet et elle pourrait dormir après. Plic. Ploc. Plic. Ploc. Elle alluma la lumière de la salle de bains. Et là… elle vit son chien pendu, la gorge tranchée ! Et sur le miroir, une inscription en lettres de sang : « il n'y a pas que les chiens qui savent lécher ».

Marie cru qu'elle allait crier.

A ce moment précis, quelque chose dégringola sur la

toile de la tente.

Marie cria.

Claire se figea, les pupilles dilatées et la bouche grande ouverte. Aucune des deux n'osa respirer.

Sur la droite, près de Marie, la tente se mit à bouger. Quelqu'un essayait d'entrer.

Claire étouffa un sanglot. Marie se blottit contre elle. Claire éteignit la torche.

Le bruit continua avec force plusieurs longues minutes et Marie crut que son cœur allait déchirer son abdomen à force de cogner trop fort. La respiration saccadée de Claire lui fit se rendre compte qu'elle était en apnée depuis trop longtemps. Elle se força à respirer doucement. Ses poumons étaient en feu.

Claire serra plus fort la lampe torche. Elle pourrait s'en servir comme arme, ou alors pour éblouir l'intrus. Puis elle revit la lumière jaunâtre qui éclairait à peine la tente quelques secondes plus tôt... Plonger l'objet dans les yeux de l'autre serait en fait plus efficace.

Le bruit se rapprochait de l'ouverture de la tente. La toile s'enfonçait en plusieurs endroits sous la pression de quelque chose de rond.

C'était sa vie ou la sienne. N'y tenant plus, sortant un courage terré dans un endroit inconnu, Claire se leva d'un bond, dézippa la toile et sortit en hurlant, la lampe braquée devant elle.

— Je suis armée, je vous préviens !

Une forme sombre, qui lui parut gigantesque s'approcha d'elle. Claire hurla. Marie se joignit à elle, sortant de la tente avec un magazine roulé en guise d'arme. Derrière elles, au loin la lumière s'alluma dans le cabanon. L'ombre s'arrêta. Recula un peu. Les deux filles se prirent par la main et coururent vers la maison en hurlant. Jamais Marie n'avait couru aussi vite de sa vie. Elle qui détestait le sport, qui était toujours dernière à la course, était en train de battre le record de vitesse.

Derrière elles, les deux adolescentes entendirent la toile de tente se déchirer, les matelas se faire piétiner.

La porte du chalet s'ouvrit et le père de Claire sortit sur le perron, juste vêtu d'un short. Il vit deux furies accourir vers lui et se jeter à l'intérieur.

— Ferme la porte papa ! Il est pas loin !

Sa fille et son amie s'étaient réfugiées derrière le canapé. Elles étaient livides. Antoine fronça les sourcils. Il alluma les lampes extérieures, de puissants spots qui éclairaient le terrain sur plusieurs mètres. Tout était calme.

— Les filles, qu'est-ce qui se passe ? Il est trois heures du matin !

— Mais il était là ! Il a secoué la tente et puis… et puis il a voulu… entrer !

— Il n'y a personne dehors ! Arrêtez vos jérémiades et allez vous coucher !

— C'est hors de question que je dorme dehors, papa ! Pas avec ce fou qui rode. Et si tu nous retrouves mortes égorgées demain, tu diras quoi, hein ?

Antoine soupira, haussa les épaules.

— Vous faites ce que vous voulez. Moi je vais dormir. Et pas de bruit, Martine dort !

Ce fut la nuit la plus longue de leur vie. Assises dans le canapé, blotties l'une contre l'autre, elles gardèrent les yeux ouverts jusqu'au petit matin. Elles ne commencèrent à se détendre que lorsque le ciel s'éclaircit.

Claire éclata soudain de rire.

— Meuf, sérieux ! T'as vu dans quel état on s'est mis ? Genre on a vraiment cru qu'un tueur allait nous buter ? On s'est trop crues dans « Massacre à la tronçonneuse ».

— Ben quand même, ce truc contre la toile de tente on l'a pas rêvé.

— Si vraiment un mec voulait nous tuer, tu crois pas qu'il aurait voulu rentrer dans le chalet ?

— Peut-être qu'il a eu peur de ton père ?

Claire regarda Marie abasourdie.

— Peur de mon père ? Non mais t'es sérieuse là ?

Elles attendirent que le jour soit bien avancé et que les parents de Claire soient tous les deux levés avant de se rendre jusqu'à leur tente. Contrairement à son amie, Marie n'était pas sereine.

Voir la tente lui donna raison.

La toile était déchirée, les duvets éventrés, les matelas crevés. Les deux filles se regardèrent, livides.

— Cette fois, ton père va bien être obligé de nous croire.

La nuit n'avait pas été la meilleure, il avait connu mieux. Il s'était empêtré dans ce truc bizarre, et ça l'avait dérouté. Il était d'autant plus déçu qu'il avait détecté ce qu'il pensait être des proies faciles. Mais ça n'avait pas été le cas finalement. Il allait se reposer quelques temps et ça irait mieux.

Il gratta la terre, s'y allongea de tout son long dans un grognement de plaisir. La vie de sanglier n'était pas toujours facile.